
Travailler à la verrerie d'Herbatte

Témoignage de François

Ce récit a été recueilli par un sous-groupe de l'ISCO de 1^e année de Namur en 1979.

Remis dans son contexte et illustré, il nous livre un précieux témoignage sur les conditions de travail, la vie quotidienne, les loisirs et les difficultés d'une vie d'ouvrier durant l'entre-deux-guerres et dans ce qui fut l'un des secteurs industriels les plus importants de Wallonie.

..... **La verrerie d'Herbatte : fragments d'histoire**

La fabrication du verre a constitué, avec la sidérurgie et le textile et le charbon, l'une des quatre industries de base qui assurent l'essor industriel de la Wallonie au 19^e siècle. Grosse consommatrice de charbon, la verrerie s'est idéalement implantée, sous les régimes français ou hollandais déjà, dans les régions de Liège, Charleroi, Namur et Mons. Chaque région a connu sa spécialisation au fil du temps : verres à vitre, gobeletterie, glaceries,...

La verrerie d'Herbatte a été fondée en 1851. Sa spécialité est la production de verre et de cristaux qu'elle exporte, après sa transformation en société anonyme en 1853, tant en Europe qu'en Amérique du nord et du sud et vers l'Asie.

En 1867, l'établissement fusionne avec une autre verrerie importante, la société L. Zoude. Elle devient la Compagnie anonyme des cristalleries et verreries namuroise.

Elle est rachetée en 1879 par la SA des cristalleries du Val Saint Lambert.

En 1886, l'usine de Namur emploie 912 ouvriers. En 1929, il y en a 1400 malgré la crise qui touche le secteur verrier.

La concurrence étrangère, dans un contexte de la grande crise économique des années 30 sonne le glas de la verrerie d'Herbatte qui ferme ses portes en 1935.

Plusieurs génération de verriers

Je suis né en 1912 dans une famille de verriers. Mes ancêtres avaient commencé à travailler à la verrerie d'Herbatte depuis sa fondation. Mon grand-père a commencé à travailler à l'âge de six ans. Le matin, sa mère l'emportait tout endormi dans une couverture et allait l'asseoir à l'usine devant le moule du souffleur. Il est mort à l'âge de 45 ans ce qui fait que mon père a été placé à l'orphelinat. Plus tard, il m'a déclaré que c'était la meilleure affaire qu'il ait eue car, là, il avait pu apprendre à lire et à écrire. Je trouve que c'est malheureux d'entendre des hommes dire ça !

À 13 ans, je n'ai plus voulu aller à l'école technique. J'ai suivi des cours de menuiserie mais, comme menuisier, je ne gagnais pas grand'chose. Alors je suis rentré au magasin des produits finis de la verrerie d'Herbatte.

La verrerie d'Herbatte dans les années 1930

La verrerie occupait, boulevard d'Herbatte, tout le terrain situé entre la passerelle du chemin de fer et le passage à niveau de la rue Balard. Elle était reliée au rail qui nous amenait directement le charbon que nous consommions.

La fabrication

L'usine comptait 3 fours de 24 poches. On y fabriquait du demi-cristal de belle qualité. Pour ce faire, il fallait 1/3 de sable, 1/3 de soude qui arrivait par bateau et 1/3 de calcaire et de manganèse pour obtenir certaines colorations.

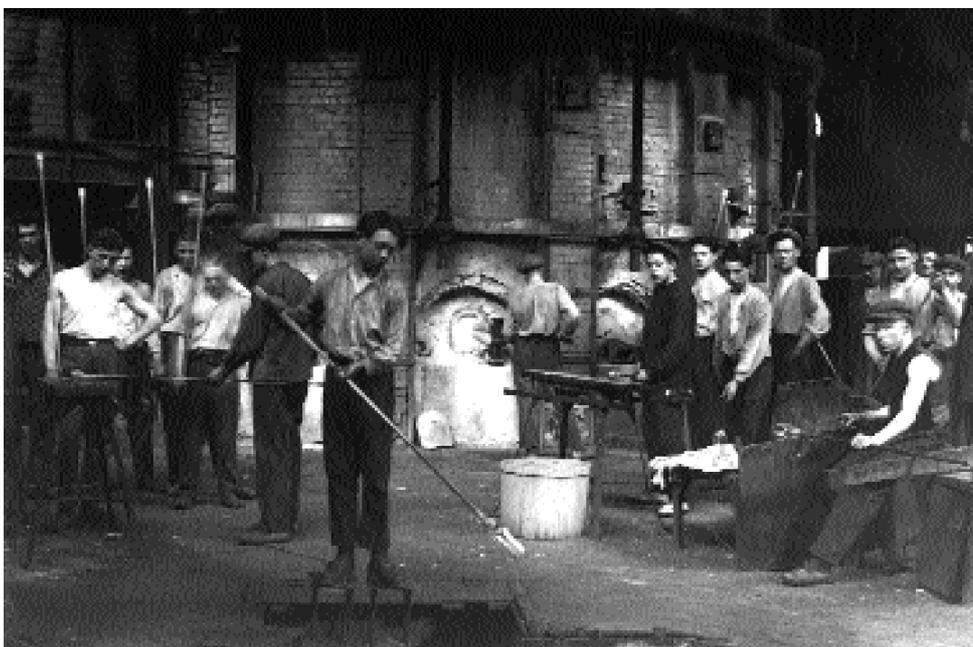
Le mélange était préparé dans une grande charrette par un chef fondeur. Les fondeurs l'enfournaient, puis on obstruait la bouche du four avec des briques réfractaires cimentées avec de la terre plastique de mauvaise qualité, mélangée à du sable (la « djelle » ou la « terre di pot »). La fusion du verre se fait à 1400 degrés.



L'usine d'Herbatte à Namur vers 1926. Extrait de *Cristalleries du Val-Saint-Lambert*, 1931.

Un gamin (17-18 ans) qu'on appelait « keyeû d'botons » allait cueillir, au gramme près, du verre en fusion au bout d'une canne de souffleur. Il l'apportait au « carreur » qui façonnait grossièrement son verre sur un marbre pour le passer au souffleur. Celui-ci le plaçait dans un moule et le soufflait pour en faire un gobelet. D'un coup sec, le souffleur détachait de sa canne le verre qui tombait dans un bac contenant de la cendrée. Un autre gamin reprenait le verre et le plaçait dans un « train d'arche » pour qu'il soit recuit. Cette deuxième cuisson était nécessaire pour que le verre soit moins fragile. Pour fabriquer des verres à pied, on reprenait du verre en fusion qu'on collait au gobelet et qu'alors on façonnait.

Tous les petits verres ont toujours été soufflés à la bouche. Pour les grosses pièces, on disposait d'une soufflerie actionnée par un compresseur, mais notre matériel a toujours été rudimentaire. Nous avons toujours travaillé comme des artisans.



Souffleurs de verre au Val-Saint-Lambert

Une anecdote

Pendant l'heure de midi, les ouvriers réalisaient des « boudzillages » c'est-à-dire des petites pièces (chevaux, canards, boules multicolores,...) qu'ils vendaient, souvent pour se payer de l'alcool. Certaines de ces pièces que nous vendions 7,50 francs... on les trouve aujourd'hui chez les antiquaires pour 600 ou 700 francs.

Les débouchés

Une grosse partie de la production (services, boules à poissons, narguils...) étaient livrés au Japon, en Chine, en Inde... Le plus souvent, la destination inscrite sur les caisses était Calcutta. En ce qui concerne l'Europe, la concurrence des verreries de Bohème était trop forte.

Les conditions de travail

La journée de travail

La journée commençait à 6 heures pour se terminer à 18 heures. Les travailleurs disposaient d'une heure à midi.

Les salaires

En 1929-1930, les hommes touchaient 23,80 francs par jour et les femmes, 11 francs. À l'époque, un paquet de cigarettes coûtait 1, 25 franc et un verre de bière, 0,90 ou 1 franc.

Nous étions payé tous les 10 jours. L'ouvrier qui gagnait le mieux sa vie était le souffleur : il travaillait aux pièces.

Au coupage, les femmes étaient aussi payées à la pièce, mais les gamines de 14 ans qui les servaient étaient payées à la journée. Il fallait qu'elles triment pour que la coupeuse puisse gagner de l'argent. Quelques fois même, elles étaient battues. Je pense que ce système était mis en place pour créer une division entre les ouvrières.

Sécurité et hygiène

Les ouvriers étaient chaussés de sabots et d'espadrilles. A la taillerie, on portait des tabliers blancs. Les femmes devaient se coiffer d'un bonnet pour éviter que leurs cheveux se prennent dans les machines mais toutes ne les mettaient pas.

On travaillait sans protection. Contre les brûlures, on utilisait de l'oléo-calcaire, c'est-à-dire de l'huile d'olive mélangée à de la chaux vive. Le lendemain, on n'y voyait plus rien.

Je me souviens de plusieurs accidents.

On avait installé dans les tailleries un moteur à carbone qui actionnait les tours. Peu de temps après, des ouvriers ont commencé à souffrir de maux de tête. Comme il y avait pas mal d'alcoolisme, les chefs n'y ont pas prêté attention : quand un ouvrier titubait, on disait qu'il avait encore trop bu ! Mais certains travailleurs ont été gravement intoxiqués. Les symptômes étaient les mêmes que ceux du choléra : des selles noires. Deux ouvriers sont morts. Un collègue a voulu tenter quelque chose pour eux. La direction lui a dit : « si tu veux rester à Herbatte, tiens -toi tranquille ! ». Mais, deux mois plus tard, on démontait le moteur.

Je me souviens aussi d'un ouvrier qui a été coincé entre un mur et un wagon. Il a eu, entre autres, des côtes cassées. Il a dû rester longtemps chez lui. On lui a accordé 5% d'invalidité. Quand il est revenu à l'usine, les chefs lui ont confié un travail de femme pour lequel il ne gagnait plus que la moitié de son salaire précédent. Son fils, lui aussi ouvrier à la verrerie, est allé trouver le patron en lui rappelant que son père avait 45 ans de service. Le patron lui a répondu : « Votre père a travaillé pendant 45 ans ? Et bien, il a été payé pour cela ! Vous pouvez sortir ! ».

Les souffleurs ne faisaient pas leur métier longtemps. Beaucoup mouraient à 40-45 ans des suites d'une maladie pulmonaire. Ils soufflaient du matin au soir. Toujours souffler, toujours souffler ! La plupart du temps, on les voyait courbés. Les gosses, en grandissant, avaient le dos courbé. Ils étaient tout déformés.

Le travail des femmes

Les femmes étaient nombreuses. Elles exerçaient des travaux plus légers que ceux des hommes mais elles étaient beaucoup moins payées. Il y avait les emballeuses, les coupeuses qui coupaient le verre terminé par le souffleur, les « fletteuses » qui égalisaient les bords saillants des verres et les « rebrûleuses » qui repassaient les verres dans un petit four afin que le bord fonde et prenne une forme arrondie.



Les emballeuses au Val-Saint-Lambert, vers 1900.

Le travail des enfants

Je n'ai pas connu cette époque heureusement mais je sais qu'auparavant les enfants qui travaillent à la verrerie étaient souvent de familles nombreuses ou de famille dont le père était mort.

A six ans, ils étaient assis devant le moule du souffleur qu'ils devaient ouvrir ou fermer pour permettre d'introduire ou de retirer la canne. Comme les autres ouvriers, ils travaillaient de 6h à 18h, avec une heure de pause à midi. Quand ils s'endormaient, les souffleurs les réveillaient à coup de sabot. On comprend que certains verriers étaient courbés et portaient des bleus sur la nuque.

Vers 12 ans, ils prenaient les verres pour les replacer au four pour la deuxième cuisson. À 18 ans, ils cueillaient le verre en fusion dans le four pour le passer au carreur. On devenait ensuite carreur et enfin ouvrier souffleur.

Les ouvriers et les ouvrières

Du temps de mon père et de mon grand-père, presque tous les ouvriers étaient illettrés. C'était forcé puisqu'ils entraient au travail à l'âge de six ans.

Les ouvriers étaient recrutés principalement à Namur et dans les environs. Ceux qui venaient de Boninne, par exemple, avaient 1h15 de marche, ce qui leur faisait des journées de 14h30. Il y avait toujours de l'embauche. Si on rencontrait un camarade sans emploi, on pouvait franchement lui dire de se présenter à la verrerie le lendemain. Il était embauché immédiatement mais ce n'était, bien sûr, que pour des travaux de manoeuvre sans qualification.

Pour faire un bon ouvrier, il fallait des années. Les travailleurs n'ont jamais compris la valeur de ce qu'ils faisaient : c'était un métier d'art. Mais on l'a toujours dénigré. Quand les enfants ne travaillaient pas bien à l'école, on les menaçait : « Tu finiras à la verrerie ».

L'alcool

La consommation d'alcool était importante. Beaucoup d'ouvriers buvaient leur litre de « péket » par jour. Ils arrivaient à l'usine avec la goutte à la ceinture. Au déjeuner, il leur arrivait de verser de l'alcool sur leurs tartines. Le plus grand plaisir de certains était de faire boire les gosses. À un moment donné, par crainte des accidents, on a interdit d'entrer dans la fabrique avec de l'alcool. Un jour, un ouvrier est arrivé avec son litre de blanc. Il a répondu au portier qui intervenait qu'il entrerait avec. Il s'est assis sur le trottoir, a bu son litre et est entré !

Un cafetier du quartier débitait au tonneau une moyenne de 35 litres de « péket » par semaine. Un petit verre de blanc coûtait une « mastoque » (sou) et une grande goutte, un gros sou (10 centimes).

Il faut dire que l'alcool soutenait les travailleurs. Ils n'avaient que ça. Les hommes n'étaient pas pressés de rentrer chez eux, car les maisons n'étaient pas bien aménagées : on s'éclairait au quinquet, les murs étaient chaulés, les lambris passés au goudron. Rien d'attirant !

L'alimentation

Les ouvriers se nourrissaient surtout de ratatouilles, d'étuvées aux carottes, aux poireaux, de salade de fève, de salade de blé aux croûtons. On ne mangeait pas de viande tous les jours, tant s'en faut. À la fête, on tuait un lapin ou un poulet qu'on avait élevés. Mais les poulets étaient rares, c'était un met de riche. On en mangeait tout : cœur, poumons, etc. On disait qu'il y avait davantage de vitamines dans les abats. Pour les étuvées, on utilisait du lard jaune de mauvaise qualité, du lard américain. On consommait aussi du saindoux importé qu'on mélangeait avec du beurre. Pour aller au travail, on emportait ses « miches » : du pain sans beurre avec du sirop. Mon père aimait manger une tranche de pain sec avec un verre de bière.

Les loisirs

Les ouvriers aimaient le théâtre. Ils y entraient à 15 heures et en sortaient à minuit. Ils prenaient place « au paradis ». Certains ouvriers étaient capables de chanter des opéras entiers. Binot, un chef de service, a fait longtemps du théâtre wallon, à la salle de musique de la verrerie.

Au même endroit, il y avait une belle harmonie qui sortait de temps en temps. On enterrait les verriers en musique. Les répétitions faisaient le soir après le travail. Il y avait aussi les lieux où l'on dansait, par exemple à la rue des brasseurs, chez Sisca, chez Boland.

Le dimanche, on jouait à la balle pelote. Et on en parlait à l'usine.

Dans le quartier, aux beaux jours, on sortait les chaises et on parlait.

Vers la 15 août, on fêtait la Saint-Laurent (patron des verriers). On commençait à boire le lundi à la fabrique. La fête durait huit jours, on se rattrapait des privations de l'année.

Les luttes ouvrières

Les premières actions syndicales ont eu pour but d'augmenter les salaires. Je me souviens particulièrement de Léon Gris et d'Edouard Ronvaux, qui a commencé son action syndicale à Herbatte. Beaucoup de travailleurs les ont d'abord suivi, puis ils les ont lâchés quand il a fallu payer une cotisation syndicale.

On dit que les patrons se sont beaucoup préoccupés de la promotion de l'ouvrier chez nous. C'est un peu vrai, mais cela ne s'est produit que lorsque le mouvement syndical a pris de l'ampleur. C'est à ce moment-là que sont arrivées les premières réalisations sociales du patron. Une infirmière a presté des soins à l'usine, tous les jours de 8h à 17h. Un médecin venait chaque jour de 11h à midi. Les premières idées de crèche ont germé et ont été réalisées. C'est ainsi que les femmes ont pu allaiter leurs enfants à 10h et à 15h. Si on devait se rendre chez le dentiste, on passait à la caisse prendre un bon qu'on remettait au dentiste. C'était une tactique patronale pour que les syndicats ne revendiquent plus. Ils commençaient à avoir un peu peur.

Il y a eu une grève pour que les salaires soient augmentés de 5%. La direction a alors décrété le travail à pièces. Il en a résulté une escalade de la production. On a pu constituer des stocks, à tel point que les ouvriers se demandaient où on pourrait écouler toute cette marchandise. Et un jour, le patron a interrompu le travail à la pièce pour en revenir au paiement à la journée. Les travailleurs ont fait grève pendant six mois au cours desquels la verrerie a pu servir tous ses clients grâce aux énormes stocks qui avaient été constitués. Alors, les ouvriers ont dû reprendre le boulot avec un salaire diminué de 5%.

En 1935, la verrerie a fermé. Je suis entré aux Vicinaux. Je me souviens de la grève générale. Socialistes et démocrates chrétiens ont lutté en front commun. Avec d'autres militants démocrates chrétiens, nous sommes allés à Andenne faire arrêter les ouvriers qui travaillaient encore. À Jambes, des maçons étaient à l'ouvrage. Nous avons secoué leur échafaudage pour les obliger à descendre. On a finalement obtenu 6 jours de congés payés. Je les ai touché pour la première fois en août 1936, le jour de la naissance de ma fille.